

qu'un chiffre total de 6,300 individus.

Les Tacanas, moins bruns que les Aymaras et les Quichuas, ont toutefois le teint moins clair que les Mocétènes et les Yuracarès. Du reste, mêmes taches blanchâtres sur la peau que celles observées sur les nations qui habitent, comme eux, des régions ombragées; formes et traits identiques à ceux des Mocétènes; différence notable pour le langage, celui des Tacanas étant un des plus gutturaux et des plus durs de toute l'Amérique méridionale.

Vaniteux, irritables, pleins d'arrogance et de fierté, ces Indiens se sont néanmoins soumis sans répugnance au christianisme; toutefois, un certain nombre est resté fidèle à l'état sauvage; chasseurs, pêcheurs, et agriculteurs, ils vivent dans un pays dont la fertilité fournit aisément à tous leurs besoins. Il paraît que chaque homme est tenu de construire à lui seul la maison qu'il doit habiter plus tard avec sa femme et ses enfants; s'il néglige ce soin, il est déshonoré.

Les Tacanas sauvages vont tout nus, et se bornent à orner leur tête de plumes quand ils exécutent leurs danses nationales. Ceux des missions chrétiennes ne se couvrent pas la tête, mais portent une chemise ou tunique à manches courtes. Quant aux femmes, elles aiment à se parer de bracelets, de colliers de verroteries, et de jarretières en or ou en argent.

L'industrie de ce peuple est presque nulle; elle se réduit au tissage d'une grossière étoffe de coton, à la fabrication des arcs et des flèches, et à la composition d'un ornement en plumes qui, du reste, n'est pas sans valeur.

**MAROPAS.** Cette tribu occupait autrefois les bords même du Rio Béni, et la base des montagnes boisées qui couvrent les derniers contre-forts des Andes boliviennes. Mais dans le dix-huitième siècle ils furent réunis en mission et transportés sur la rive orientale du même cours d'eau, par 13° 50' de latitude et 70° de longitude occidentale (méridien de Paris). C'est

à peine si la mission des Maropas compte aujourd'hui 900 individus.

Teint semblable à celui des Mocétènes, avec une nuance un peu plus foncée; taille très-peu élevée, car elle ne dépasse pas 1 mètre 65 centimètres; visage arrondi, à expression douce et même efféminée; idiome assez euphonique; grande docilité et caractère essentiellement pacifique; costume consistant en une simple tunique: telles sont les seules indications que nous croyons devoir donner sur cette petite tribu.

**APOLISTAS.** C'est le nom d'une nation qui, au nombre de 2,775 individus, habite le bourg d'Apolobamba, situé sur le Rio d'Apolo, affluent du Rio Béni. Ce peuple a pour voisins, au nord, les Tacanas, au sud les Mocétènes, à l'ouest les Aymaras; il faut ajouter toutefois qu'une ceinture de montagnes le sépare de ces nations indigènes. Le bourg de Santa-Cruz qui renferme aussi des Apolistas, ayant une population d'environ 840 âmes, on peut évaluer à 3,615 le nombre total des Indiens de cette tribu.

En les considérant attentivement, et après avoir reconnu l'analogie de leurs traits avec ceux des Mocétènes, on remarque qu'ils ont le nez très-court et même épaté, que leur physiologie a quelque chose de plus mâle, et qu'elle porte un singulier caractère de franchise et de gaieté. On dit que leur langue n'a rien de commun avec l'idiome des Mocétènes et des Tacanas. Ils possèdent toutes les qualités qui rendent un peuple sociable et susceptible de civilisation. Leur costume mi-parti indien et espagnol n'a plus rien de primitif, ni par conséquent d'original. Avides de plaisirs et de distractions, ils saisissent avec empressement toutes les occasions de danse et de réunions joyeuses que leur fournit la pratique exacte du culte catholique. Leur industrie, quoique bornée, est aussi avancée que le permet l'état des missions des Andes boliviennes.

Les Apolistas ont ceci de remarquable, que, par leur teint brun, leur

petite taille et leurs formes vigoureuses, ils participent des peuples répandus sur les plateaux les plus élevés; tandis que leurs traits efféminés, leur nez court et leur idiome euphonique les rapprochent des nations établies dans les parties chaudes des montagnes. Ce peuple sert donc de lien ou de transition entre deux types bien caractérisés.

Citons encore, mais seulement pour mémoire, les Huacanahuas, les Suriguas, les Machuis, peuple essentiellement belliqueux, les Ultume-Cuanas, les Chontaquiros, les Chunchos, les Quixos et les Chayaritos, qui tous doivent être comptés parmi les nations particulières à l'empire péruvien, ou vivant dans son voisinage immédiat.

#### CONQUÊTE DU PÉROU. — GUERRE CIVILE.

Nous entreprenons le récit de l'événement le plus important parmi ceux qui suivirent la découverte de l'Amérique. L'influence que la conquête du Pérou exerça sur l'Espagne fut immense et prolongée. En donnant à la métropole d'incalculables trésors, cette partie du nouveau monde changea la valeur des métaux précieux en Europe, et modifia par cela même les conditions financières des gouvernements. La soif de l'or s'accroissant chez les conquérants, à mesure que leur passion trouvait à se satisfaire, la mère patrie donna carrière à sa cupidité, et traita sa colonie comme un monarque avare et cruel traite des sujets qu'il appauvrit en les tyrannisant. De là, une série de fautes qui arrêta tout progrès, et comprima tout élan vers une situation plus prospère; de là aussi un profond ressentiment chez les habitants, même de race espagnole, contre les maîtres avides qui les opprimaient sans aucune compensation. Les complications produites par cet état de choses amenèrent un dénoûment auquel l'Espagne était loin de s'attendre. Après avoir été enrichie par l'Amérique, elle la perdit et fut ruinée par elle.

Trente-trois ans après la découverte

du nouveau monde, en 1525, trois hommes tourmentés par un indomptable désir de s'enrichir, formèrent une association ayant pour but de reconnaître et d'explorer les contrées qu'ils supposaient devoir s'étendre au sud de l'isthme de Darien. Ces hommes, tous trois habitants de la ville de Panama, s'appelaient François Pizarre, Diégo d'Almagro et Fernand de Luque. Pizarre, né à Truxillo, en Espagne, d'un père grand seigneur et d'une mère de basse extraction, avait dû à son titre d'enfant illégitime de ne recevoir aucune éducation. On dit même que son père, le croyant destiné à vivre dans la plus humble condition, lui avait confié le soin et la garde de ses pourceaux. Mais Pizarre, poussé par une vocation irrésistible, se fit soldat, et après avoir fait la guerre en Italie, passa en Amérique, où un champ sans limites s'ouvrait à son ambition et à son génie aventureux. Dès les premiers temps de son séjour dans le nouveau monde, il se fit remarquer par sa bravoure. Guidé par sa bonne étoile, il réussit dans toutes les entreprises qui lui furent confiées, et l'on reconnut bientôt en lui les qualités qui distinguent l'homme de guerre et le politique éminent.

Diégo d'Almagro avait eu une jeunesse non moins obscure et non moins laborieuse. Enfant trouvé, et probablement bâtard comme son compagnon d'armes, il avait également embrassé la carrière militaire, et s'y était signalé par une grande intrépidité jointe à une loyauté chevaleresque.

Quant à Fernand de Luque, c'était un ecclésiastique, maître d'école à Panama, et devenu riche dans ce pays qui prodigua ses trésors à des maîtres ingrats.

Tels étaient les trois hommes associés pour conquérir l'Amérique méridionale. Deux soldats et un maître d'école devaient, à la tête d'une poignée d'Européens, renverser l'empire le plus vaste du nouveau continent, et prendre la place d'une dynastie de souverains affermie sur le trône par plusieurs siècles d'une domination incontestée.

Quoique la passion des richesses et l'esprit de découvertes, qui possédait alors les Espagnols et les Portugais, fussent les principaux mobiles des trois associés, on peut croire qu'une pensée religieuse présida aussi à la conception de leur projet. Convertir des païens à la foi chrétienne était, à cette époque, chose trop désirable et trop glorieuse pour qu'un pareil motif pût être mis à part dans une aussi grande entreprise. Toujours est-il que le pacte conclu entre Pizarre, Almagro et Fernand de Luque, fut tout d'abord placé sous les auspices de la religion; car une messe célébrée par le maître d'école, et l'hostie partagée en trois, consacrèrent l'association. « Ainsi, dit Robertson, un contrat qui avait pour objet le pillage et le meurtre fut ratifié au nom du Dieu de paix. »

Pizarre étant le moins riche des trois, il fut convenu qu'il payerait de sa personne, et qu'il commanderait les expéditions militaires, tandis qu'Almagro s'occuperait de lui amener les renforts dont il aurait besoin, et que Fernand de Luque, destiné à rester à Panama, aurait le soin des préparatifs, des intérêts généraux de l'entreprise, et des approvisionnements de toute espèce.

Investi de pleins pouvoirs par Pedrarias Davila, gouverneur de Panama, Pizarre s'embarqua avec 114 hommes sur un vaisseau équipé à la hâte, et non sans difficultés. Après une pénible traversée de 70 jours, que des navigateurs plus expérimentés auraient pu abrégée de trois quarts, l'expédition ne se trouva guère plus avancée qu'à son départ. Sur tous les points où elle avait pris terre, elle avait trouvé un pays pluvieux et insalubre, des indigènes belliqueux et intraitables. La petite armée, décimée par la faim, la fatigue et le fer ennemi, fut, de guerre lasse, obligée de se retirer à Chinchama, vis-à-vis les îles des Perles, où elle attendit les renforts qui devaient lui arriver de Panama. En effet, Almagro était parti avec 70 hommes, et avait viré vers l'endroit où il espérait rejoindre ses compagnons de fortune. Il rencontra partout les mêmes

obstacles que Pizarre, et enfin, dans un dernier combat qu'il eut à soutenir contre les naturels, il reçut un coup de flèche qui lui fit perdre un œil. Contraint de remonter la côte jusqu'à Chinchama, il y trouva, par le plus heureux hasard, son associé, qui commençait à désespérer.

Nos deux aventuriers se trouvèrent alors à la tête d'une troupe d'environ 200 hommes. Ils reprurent leur navigation le long des côtes; mais de nouvelles contrariétés et des fatigues intolérables contraignirent Pizarre et son compagnon à ajourner l'exécution de leurs projets. En moins de neuf mois, 130 Espagnols étaient morts, non sous le fer des sauvages, mais de maladie (\*). Il fut dès lors convenu que Diégo d'Almagro irait chercher des renforts à Panama.

Le récit des souffrances des soldats de Pizarre effraya tellement les habitants de Panama et des environs, qu'Almagro eut grand'peine à recruter 80 hommes de bonne volonté. Ce fut avec ce faible secours que l'intrépide capitaine résolut de reprendre l'exploration interrompue. De nouvelles calamités assaillirent les Européens sur la côte du Pérou. Toutefois, parvenus à la baie de Saint-Mathieu, et ayant débarqué à Tacames, au sud de la rivière des Émeraudes, ils se trouvèrent dans un pays plus fertile, plus salubre, et peuplé d'indigènes dont les habitudes et les vêtements annonçaient une condition plus heureuse. Ces Indiens qui, du reste, les reçurent à coups de flèches, portaient des étoffes de laine et de coton, et des ornements en métaux précieux. « Ils avaient, dit Zarate, le visage tout parsemé de clous d'or enchassés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour porter ces ornements. » Il est probable que ces hommes avaient l'habitude de s'appliquer sur la figure de petites plaques d'or, ce qui fit croire aux compagnons de Pizarre qu'ils inséraient dans leur peau des clous de ce métal. Les ennemis

(\*) Xérès, *Verdadera relacion de la conquista del Peru y provincia de Cuzco.*

étant trop nombreux pour que les Espagnols pussent espérer vaincre leur résistance, et le pays étant néanmoins de nature à tenter leur cupidité, Pizarre et Almagro se déterminèrent à ne pas chercher ailleurs; mais ils ajournèrent toute attaque sérieuse jusqu'au moment où un nouveau voyage de l'un d'eux à Panama aurait suffisamment grossi le nombre des combattants. En conséquence, tandis qu'Almagro cinglait vers le nord, Pizarre se retira avec les siens dans la petite île de Gallo, située à une très-faible distance du continent.

Soit que l'insuccès de ces deux premières tentatives, et les pertes relativement considérables qu'avait essayées l'expédition, eussent produit une fâcheuse impression sur le gouverneur de Panama, soit que ce personnage eût conçu quelque jalousie des projets des trois associés, Pédro de los Rios, successeur de Davila, bien loin de favoriser les efforts d'Almagro, expédia à Pizarre l'ordre de revenir aussitôt à Panama avec tous ses gens. Cette injonction ébranla le courage de la plupart des soldats de Pizarre. Se voyant au moment d'être abandonné de tous ses camarades, l'intrépide chef s'avance au-devant de sa troupe, trace avec la pointe de son épée une ligne sur le sol, et après une exhortation dans laquelle le point d'honneur était souvent invoqué, il déclare que tous ceux qui franchiront la limite indiquée seront désavoués par lui; que ceux, au contraire, qui resteront en deçà, seront les glorieux compagnons de sa fortune et de ses succès. Ce discours ne produisit pas l'effet désiré. Depuis longtemps, ces hommes avaient perdu tout espoir de réussir; ils n'attendaient qu'une occasion de quitter la partie, et elle se présentait trop belle pour qu'ils la laissassent échapper. Ils coururent au bâtiment qui leur offrait un asile assuré, et quand Pizarre compta les fidèles, il n'en trouva que douze!

Que faire avec cette poignée de combattants? Non-seulement il fallait attendre le retour d'Almagro, si toutefois Almagro devait revenir, mais

encore il eût été imprudent de rester dans l'île de Gallo, si voisine du littoral péruvien. Pizarre se transporta immédiatement dans l'île de la Gorgone, située à quelques lieues plus loin de la côte; rocher désert et incessamment battu par les flots de l'Océan qui n'y apportent que la tristesse et la stérilité. Là, réduits à vivre de coquillages et de la chair des reptiles, s'abreuvant d'une eau saumâtre et malsaine, privés de toute ressource, et presque sans vêtements, Pizarre et les douze braves qui s'étaient résignés à partager sa destinée, attendirent le vaisseau qui devait leur apporter les moyens de vivre et de triompher. Ils attendirent cinq mois entiers, dévorés d'impatience et maudissant le mauvais vouloir du gouverneur de Panama. Enfin, le bâtiment qui portait Almagro parut à l'horizon. Malheureusement il n'était chargé que d'approvisionnement, le gouverneur n'ayant pas voulu encourager les espérances de Pizarre par l'envoi d'un secours en hommes. Malgré ce désappointement, le premier projet fut repris avec enthousiasme, et l'on mit à la voile pour aller de nouveau à la découverte (\*). Le vingtième jour après le départ, ils aperçurent la côte péruvienne, et jetèrent l'ancre devant la ville de Tumbes, située par delà le 3<sup>e</sup> degré de latitude méridionale.

La grande quantité d'or et d'argent que les Espagnols virent dans cette ville les éblouit et leur fit concevoir les plus brillantes espérances;

(\*) Les historiens espagnols ont conservé les noms des hommes courageux qui consentirent à rester dans l'île de la Gorgone, et à qui, par conséquent, la métropole dut la découverte du Pérou, c'est-à-dire de la plus riche de ses possessions d'Amérique. Voici ceux de ces noms qui parvinrent à la connaissance de Zarate: Nicolas de Ribera, né à Olvera; Pierre de Candie, originaire de l'île de ce nom; Jean de Torre; Alfonse Briseno, natif de Benevent; Christophe de Peralte; Alfonse de Truxillo; François de Cuellar et Alfonse de Molina. Le pilote de la petite expédition était Barthélemi Ruyz, né à Moguer.

mais ils étaient en trop petit nombre pour pouvoir rien entreprendre de décisif. Il fallut donc encore ajourner les opérations sérieuses, et l'expédition remit à la voile pour Panama.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que Pizarre avait quitté cette ville de l'Amérique centrale; trois ans de fatigues, d'épreuves de toute nature. Certes, on ne peut trop admirer le courage et la fermeté que déploya le chef de la troupe d'aventuriers pendant toute cette période de calamités. Pour dernière infortune, Pizarre, en arrivant à Panama, reconnut qu'il était ruiné, comme ses deux associés. Il n'en prit pas moins la résolution de poursuivre l'exécution de ses desseins.

Le gouverneur Los Rios, qui avait une première fois refusé tout concours à la tentative de Pizarre et d'Almagro, fut encore moins disposé à la secourir, quand il sut au prix de quelles souffrances et de quels périls les deux amis avaient fait une découverte dont les avantages étaient très-problématiques. Il ne restait plus à Pizarre d'autre ressource que d'invoquer l'intervention de la métropole. Il fut convenu qu'il se rendrait en Espagne, qu'il implorerait l'assistance de l'empereur, qu'il demanderait pour lui-même le titre de gouverneur des pays découverts au sud de Panama, pour Almagro celui de lieutenant-gouverneur, et pour Fernand de Luque la dignité d'évêque.

Il partit, après s'être procuré, à titre d'emprunt, la petite somme nécessaire à son voyage, tant était déplorable le dénûment des trois associés. Il vit l'empereur, lui raconta ses entreprises, ses traverses, sa découverte; fit briller à ses yeux une perspective éclatante, exagéra la richesse des contrées qu'il voulait conquérir; en un mot, il séduisit le monarque, et réussit au delà de ses espérances. Voyant que la cour s'intéressait à son projet, et lui accordait confiance, il chercha à tirer le meilleur parti possible de ces dispositions favorables, mais il songea d'abord à lui et s'occupait fort peu des intérêts de

ses associés. Comme il ne pouvait voir dans Fernand de Luque un rival dangereux, il le demanda et obtint pour lui le titre d'évêque; quant à Almagro, dont il redoutait l'ambition et les talents, il le traita tout à fait en subalterne, et se borna à lui faire conférer le commandement de la future forteresse de Tumbes. Il se réserva, pour lui, le titre de capitaine général et, qui mieux est, celui d'adelantade de tous les pays qu'il pourrait encore découvrir et subjuguier, avec une autorité absolue sur toutes les branches du gouvernement et de l'administration, et tous les privilèges accordés jusqu'alors aux conquérants du nouveau monde. Il fut stipulé que son pouvoir, indépendamment des gouverneurs de Panama, s'étendrait sur deux cents lieues de côte, au sud de la rivière de San-Yago; qu'il nommerait tous les officiers qui serviraient sous ses ordres; enfin, qu'il serait souverain sous le contrôle de la couronne d'Espagne. En retour de ces énormes concessions, Pizarre s'engageait tout simplement à lever une compagnie de 250 hommes, à se procurer des vaisseaux en nombre suffisant, et à se pourvoir de munitions, afin de pouvoir soumettre, au besoin par les armes, le pays dont on lui accordait le gouvernement.

Pizarre triomphait, et cependant il n'était pas au bout de ses peines et de ses contrariétés; il eut mille difficultés pour recruter les 250 soldats en question. A peine lui fut-il possible d'en réunir 125, c'est-à-dire la moitié; et au moment où les commissaires de la cour allaient venir vérifier l'armement, et s'assurer si toutes les conditions avaient été fidèlement remplies, Pizarre mit clandestinement à la voile, emportant ses lettres patentes, sa commission de gouverneur, en un mot, tout ce qui devait servir de fondement à sa grandeur future. Ainsi, le conquérant du Pérou était obligé, en quelque sorte, de voler les titres sur lesquels devait s'appuyer sa domination, et d'employer la ruse pour se procurer les moyens d'exécution dont il avait besoin.

Pizarre emmenait en Amérique ses frères Fernand, Jean, Gonzale, et François-Martin d'Alcantara. Fernand Pizarre et Jean Pizarre étaient frères de père et de mère et seuls enfants légitimes de Gonzale Pizarre, de Truxillo; François, le héros de la conquête du Pérou, était enfant naturel, ainsi que nous l'avons déjà dit; Gonzale l'était aussi, mais d'une autre mère. Quant à François-Martin, il était frère de François du côté de sa mère seulement, car il était né d'un autre père.

On se doute bien que ce ne fut pas sans une vive indignation qu'Almagro apprit de quelle façon Pizarre avait arrangé les choses et distribué les rôles dans son voyage à Madrid. Dans son premier mouvement de colère, il résolut de rompre avec un associé aussi déloyal et d'organiser une nouvelle expédition avec des hommes plus dignes de confiance. Mais Pizarre, redoutant les suites de cette séparation, s'empressa de faire d'apparentes concessions. Il affirma n'avoir rien demandé, et s'être vu contraint d'accepter des honneurs qu'il n'avait pas ambitionnés. Pour preuve de sa véracité, il offrit à Almagro de se démettre en sa faveur du titre d'adelantade, s'engageant à faire tous ses efforts pour faire ratifier cet abandon par le gouvernement de Madrid. C'en était assez pour apaiser le ressentiment de Diégo d'Almagro. Une réconciliation, ménagée par Fernand de Luque, rétablit, au moins pour quelque temps, la bonne harmonie entre les deux anciens amis. On renouvela le pacte un moment brisé, et il fut convenu, comme précédemment, que l'expédition se ferait à frais communs, et que les profits, de quelque nature qu'ils fussent, seraient partagés, sans privilège pour aucun des trois contractants. On verra comment François Pizarre tint cet engagement.

Quelque temps après, Pizarre partait à la tête de 180 soldats, dont 36 cavaliers. C'est avec cette petite troupe qu'il allait entreprendre la conquête d'un vaste et puissant empire. Alma-

gro resta encore à Panama, pour envoyer à Pizarre des renforts et des munitions.

Mais avant de pousser plus loin le récit de la conquête du Pérou, il importe d'exposer la situation de ce royaume au moment où les Espagnols y firent leur dernière et définitive apparition.

Dans le résumé de l'histoire des Incas, nous avons dit que Huayna Capac, douzième souverain, après avoir soumis la ville et la province de Quito à son autorité, avait épousé la fille du chef vaincu et fixé sa résidence dans la capitale nouvellement conquise. De la nouvelle union de Huayna Capac naquit un enfant qui fut nommé *Atahualpa*, ou, suivant les écrivains espagnols, *Atabalipa*.

Quelques années après, l'Inca mourut, léguant à son fils aîné l'empire du Pérou et le trône du Cuzco, à Atahualpa la province et la ville de Quito. Le premier soin d'Atahualpa, après avoir rendu les derniers devoirs à son père, fut de s'assurer le dévouement de l'armée cantonnée à Quito, et de s'emparer des trésors du monarque défunt. Puis il envoya à son frère des ambassadeurs chargés de lui demander la ratification du legs de son père. Huascar Inca lui fit répondre que l'empire ne pouvait être ainsi divisé; que les lois fondamentales et l'usage s'y opposaient; que, du reste, si Atahualpa consentait à ramener à Cuzco l'armée qu'il avait jusque-là retenue auprès de lui, il se ferait un plaisir de lui accorder des domaines et des richesses qui lui permettraient de vivre avec toute la magnificence d'un prince de sang royal; que s'il refusait, il serait déclaré traître à son souverain, et que lui, Huascar, marcherait immédiatement contre Quito, pour le punir de sa rébellion. Atahualpa, après avoir consulté deux des meilleurs capitaines de son père, l'un nommé Quizquiz, l'autre Illicuchima, résolut de ne pas attendre son frère et de l'attaquer à l'improviste. Il se mit en campagne et soumit tout le pays qu'il

parcourut. Huascar, averti par le chef de son armée, alla en personne à la rencontre de son rival. Une bataille sanglante inaugura la guerre civile, et le sort parut un instant vouloir favoriser la cause de l'empereur de Cuzco, car Atahualpa resta prisonnier entre ses mains; mais le captif étant parvenu, à l'aide d'une barre de cuivre qu'une femme lui avait procurée, à percer le mur de sa prison, s'échappa et se rendit en toute hâte à Quito où il rallia ses troupes et ranima leur ardeur. Une nouvelle rencontre avec l'armée de Huascar amena une seconde bataille; mais, cette fois, la fortune se déclara pour Atahualpa. Cette journée, si tristement mémorable dans les fastes du Pérou, fit un si grand nombre de victimes, que longtemps après, on voyait encore, dans le lieu qui servit de théâtre à la lutte des deux frères, des monceaux d'ossements humains et d'armes brisées (\*). Atahualpa, profitant de sa victoire, marcha en avant, portant le ravage et la désolation dans les provinces qui refusaient de reconnaître son autorité et de prendre fait et cause pour lui. Arrivé près de Caxamarca, il apprit que l'armée ennemie était campée dans le voisinage. Un corps de 3,000 hommes fut aussitôt envoyé en reconnaissance; par une fatale coïncidence, Huascar, ne soupçonnant pas l'approche de ses adversaires, se retira, suivi seulement de quelques centaines d'hommes, à une certaine distance du camp, tandis que les troupes d'Atahualpa s'avançaient contre lui. Il fut surpris, cerné et fait prisonnier. Vainement son armée s'ébranla-t-elle pour le délivrer; le chef du détachement ennemi menaçait l'Inca de la mort si ses partisans persistaient à vouloir le dégager. Huascar, intimidé par la perspective d'un supplice affreux, ordonna aux siens de se retirer, et resta au pouvoir du capitaine d'Atahualpa. Ainsi fut tranchée la question qui avait un moment ensanglanté la terre du Pérou, et troublé la tranquillité si habilement main-

(\*) Zarate, t. I, p. 87 de la trad. franç.

tenue, pendant des siècles, par la sagesse des Incas.

Tel était l'état de cet empire quand les Espagnols parurent sur la côte. L'affaiblissement produit par la guerre civile, la division des habitants, la dispersion de l'armée de Huascar, et le licenciement de celle d'Atahualpa, favorisèrent puissamment la tentative des Européens. Dans une situation normale, le Pérou aurait d'autant plus facilement résisté à cette poignée d'aventuriers, qu'elle était isolée à une grande distance de Panama et sans espoir d'être suffisamment renforcée.

Reprenons maintenant notre récit.

François Pizarre, accompagné de ses quatre frères, avait mis à la voile au commencement de l'année 1531, sur un vaisseau équipé aux frais de Fernand de Luque (\*). Nous n'entrons pas dans le détail des souffrances que les gens de l'expédition eurent encore à endurer dans leur navigation le long du littoral péruvien. Disons seulement que Pizarre dut faire preuve d'une rare énergie en présence de sa troupe mécontente et souvent mutinée. Enfin, l'exploration d'une province appelée *Coaque* raffermirait le courage des Espagnols et ranima leurs espérances; on trouva, en effet, dans la ville et dans les environs, une suffisante quantité de vivres et de l'or en assez grande abondance pour rassurer ceux qui avaient élevé des doutes sur les richesses métalliques du Pérou. Quelques jours après, un des vaisseaux de la petite escadre partait pour Panama,

(\*) Augustin de Zarate dit *Fernand Ponce de Léon*. Il est évident que c'est le même personnage que celui dont il a été déjà question et qui était, dès le principe, associé avec Pizarre et Almagro. En comparant l'édition d'Anvers, de 1555, avec celle de Séville, de 1577, on pourrait soupçonner qu'il y a une faute d'impression dans le passage où Zarate nomme Fernand de Luque, et qu'il faut lire *Fernand de Léon*. Ce serait là un point assez intéressant à éclaircir, car il n'est pas indifférent à l'histoire de savoir au juste le nom d'un des trois hommes qui découvrirent et conquièrent le Pérou.

chargé de 30,000 pièces d'or (\*) pour Almagro et François de Luque, appât irrésistible offert à la cupidité de ces deux associés de Pizarre.

Après avoir rançonné le pays, l'expédition se dirigea vers le sud et alla jeter l'ancre devant Porto-Viejo, où elle ne trouva que des indigènes disposés à accepter la domination des Européens. Ce fut dans cette ville que Pizarre fut rejoint par les capitaines Benalcazar et Jean Forès, qui lui amenaient un petit détachement de fantassins et de cavaliers expédié de Nicaragua. Le but du gouverneur général était d'atteindre Tumbez où il avait abordé dans sa précédente campagne et dont il s'était proposé de faire le centre de ses opérations. Arrivé à la hauteur de ce port, il jugea à propos de s'emparer préalablement de l'île de Puna, située vis-à-vis. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il y parvint. Peu après, une descente eut lieu sur le territoire de Tumbez, et le cacique de cette ville, après une résistance assez énergique, fut obligé de se soumettre, non sans avoir acheté la paix par de riches présents en or et en argent.

De Tumbez, Pizarre se porta à trente lieues au sud, reçut le serment d'obéissance des chefs du pays, et se disposa à marcher vers l'intérieur du Pérou. Au moment où, assez embarrassé dans le choix d'une direction, il hésitait et combinait ses moyens d'action, il reçut un message de l'Inca Huascar, qui, encore à la tête de son armée, l'informait de la révolte de son frère, et le priait d'embrasser la cause du souverain légitime contre le rebelle. La nouvelle des troubles qui agitaient le Pérou, et de la guerre civile qui l'affaiblissait, fut pour Pizarre une révélation soudaine des chances favorables que lui réservait la fortune. Il comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cet état de choses, soit qu'il prît fait et cause pour Huascar, soit qu'il se déclarât contre lui, ou bien

(\*) Le traducteur de Zarate évalue ces trente mille pièces d'or à 111,000 livres de l'ancienne monnaie française.

encore qu'il se tint dans une prudente et perfide neutralité. Il ne balança pas à se mettre en marche, et se rendit en toute hâte dans la province de Caxamarca, où se trouvait Atahualpa, et où il pourrait observer les événements. Telle était la préoccupation des deux princes rivaux, qu'aucun d'eux ne devina le péril qui menaçait l'empire, et ne jugea à propos de s'opposer aux mouvements de la petite troupe conquérante. Ignorant le véritable but des Espagnols, l'un et l'autre champions s'imaginaient pouvoir utiliser leur assistance, sauf à se défaire d'eux plus tard, s'ils devenaient par trop entreprenants. Jamais empire ou souverain ne fournit un exemple plus frappant du danger de la guerre civile en présence de l'ennemi commun. Jamais aussi, il faut le dire, l'audace d'un conquérant ne fut favorisée par des circonstances plus propices.

En arrivant à Caxamarca, le gouverneur reçut un message d'Atahualpa, qui lui défendait de s'établir dans cette ville. Les dispositions de ce prince étaient donc peu conciliantes, et Pizarre devait se préparer à une lutte, suivant toute apparence, inévitable. On se doute bien que le chef espagnol ne tint aucun compte de la défense d'Atahualpa. A peine établi dans Caxamarca, il envoya le capitaine Fernand de Soto au camp du prince, éloigné d'une lieue, afin de prévenir le roi de Quito de l'arrivée des étrangers. Les historiens racontent qu'arrivé en présence d'Atahualpa, Soto poussa vers lui son cheval pour mieux se faire entendre, et que la vue de ce coursier, qui semblait identifié avec le cavalier, fit fuir les Indiens qui entouraient leur maître. Comme le capitaine était en pourparler avec le prince, qui ne daignait lui répondre que par l'intermédiaire d'un interprète, on vit paraître Fernand Pizarre, envoyé à la suite de Soto, avec un petit détachement de cavalerie. Interpellant directement Atahualpa, le frère du gouverneur lui dit que son chef, représentant du puissant roi d'Espagne, désirait le voir et lui offrait son amitié. Le prince ré-

pondit qu'il acceptait l'amitié du roi d'Espagne, mais à condition que ses sujets rendraient l'or et l'argent qu'ils avaient déjà enlevés aux habitants du Pérou, et qu'ils quitteraient immédiatement le pays; que, pour s'entendre à ce sujet avec le chef des Européens, il se rendrait le lendemain à Caxamarca.

Le rapport que Fernand Pizarre fit à son frère, sur son entrevue avec Atahualpa, et sur tout ce qu'il avait vu, ne laissa pas d'inspirer une certaine inquiétude au gouverneur. L'aspect formidable du camp indien, et le nombre considérable de soldats qui marchaient sous la bannière du prince, firent craindre à Pizarre d'avoir trop compté sur la faiblesse de l'ennemi. Mais on ne s'aventure pas ainsi, les armes à la main, et en nombre infiniment minime, dans un pays inconnu, sans avoir préalablement pris la résolution de réussir ou de succomber glorieusement. Les compagnons de Pizarre étaient tous gens intrépides et éprouvés; le gouverneur n'eut pas besoin d'électriser leur courage pour les décider à affronter les périls d'une lutte si inégale.

Des deux côtés, on passa la nuit en préparatifs; car les Indiens pensaient bien, comme les Espagnols, que la réponse de leur général aux propositions du chef des Européens ne pouvait conduire qu'à une rupture.

Le lendemain, tandis que Pizarre faisait ses dispositions de combat, l'armée péruvienne se mit en marche, mais si lentement, qu'elle employa plus de quatre heures à faire une lieue. Atahualpa s'avancait dans une litière dorée, portée, suivant la coutume, sur les épaules des plus éminents personnages de sa cour; sur son passage, trois cents Indiens, tous couverts de la même livrée, débarrassaient le chemin des moindres obstacles, des plus petites pierres. Après la litière du prince, venaient les caciques et les autres grands du royaume de Quito, également étendus dans de riches litières. Telle était l'opinion qu'ils avaient de la petite armée espa-

gnole, qu'ils croyaient pouvoir la faire prisonnière sans coup férir, et sans même se déranger de leurs voluptueux palanquins. Les rapports des gouverneurs indiens, qui avaient déjà été en contact avec les gens de Pizarre, avaient contribué à répandre cette fausse opinion; l'un d'eux avait fait dire à Atahualpa que non-seulement le nombre des Espagnols était presque imperceptible, mais encore que leur paresse et leur lâcheté les engageaient, pour ne pas se fatiguer, à monter sur de grandes brebis, qu'ils appelaient des chevaux. Ce fut donc avec la conviction qu'il n'avait qu'à se montrer pour disperser cette tourbe d'étrangers, que le prince péruvien arriva dans un champ clos situé devant le palais de Caxamarca. N'apercevant qu'une partie des Espagnols, parce que la cavalerie avait reçu l'ordre de se cacher, Atahualpa crut qu'ils l'attendaient pour lui demander grâce. Mais, tandis qu'il communiquait sa pensée aux gens qui l'entouraient, il vit s'avancer vers lui un étranger tenant un livre à la main, et portant la tête haute; c'était l'évêque Vincent de Valverde, devenu célèbre dans l'histoire du Pérou. Dès qu'il fut assez près du prince pour en être entendu, le prêtre s'arrêta devant lui, et, lui montrant d'une main un crucifix, de l'autre, son bréviaire, il lui adressa un long discours que l'Inca, plus surpris qu'irrité, eut la patience d'écouter jusqu'au bout. Rien de plus extravagant que cette harangue: Valverde y exposait la doctrine de la création, la chute du premier homme, le mystère de l'incarnation, la passion et la résurrection de Jésus-Christ; le choix que Dieu était censé avoir fait de saint Pierre pour être son grand vicaire sur la terre; le pouvoir de saint Pierre transmis aux papes, et la donation faite au roi de Castille, par le pape Alexandre, de toutes les régions du nouveau monde. Après cet étrange bavardage, le pieux évêque somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnaître l'autorité du souverain pontife et du roi d'Espagne, lui promettant, s'il se soumettait, la protection de son

seigneur et maître pour le Pérou et pour lui-même; mais le menaçant de la plus terrible vengeance s'il refusait d'obéir et d'abjurer son impiété.

Cet inqualifiable discours, fidèle échantillon du fanatisme du siècle, fut d'autant plus inintelligible pour les Péruviens, que l'interprète, peu versé dans la langue espagnole et dans l'idiome quichua, le traduisit fort mal. Cependant Atahualpa parvint à en comprendre quelques points, et, quoique aussi indigné que surpris de l'absurde insolence du prêtre espagnol, il lui fit une réponse pleine de dignité, de bon sens et de modération. Il dit qu'il était maître de son royaume, et qu'il trouvait fort singulier qu'un pontife étranger se permit de disposer de ce qui ne lui appartenait pas; qu'il ne lui convenait pas le moins du monde de renoncer à la religion de ses ancêtres et d'abjurer le culte du soleil, divinité immortelle, pour adorer le dieu des Espagnols, qui, suivant son interlocuteur lui-même, était sujet à la mort; que quant au reste de la harangue, il n'y comprenait rien, et serait curieux de savoir où le prêtre avait puisé des choses si extraordinaires: — « Dans ce livre! » s'écria Valverde en montrant son bréviaire. Atahualpa prit le volume, l'examina attentivement, le porta à son oreille, et le jetant dédaigneusement à terre: « Cela ne parle pas, dit-il, et ne m'apprend rien. » Furieux de la profanation que vient de subir le livre saint, l'évêque court vers ses compagnons, et, d'une voix tremblante de colère, leur crie: « Aux armes! aux armes, chrétiens! On insulte le vrai Dieu; vengez-le sur ces misérables infidèles! » Soit que ce signal eût été convenu, soit que Pizarre jugeât qu'en effet le moment décisif était arrivé, il s'avança pour commencer l'attaque, et fit dire à son frère Fernand d'exécuter le mouvement qu'il lui avait prescrit. En même temps, l'ordre fut transmis à l'artillerie de jouer, et à la cavalerie d'assaillir les Indiens de trois côtés différents, tandis que lui-même conduirait l'infanterie contre le corps d'armée que commandait Atahualpa en

personne. Ces instructions furent immédiatement suivies. Les fantassins, poussant hardiment jusqu'aux litières qui portaient les chefs, dirigèrent leurs premiers coups contre les Indiens qui entouraient l'Inca et sa suite; mais les Péruviens étaient en si grand nombre, que les vides occasionnés dans leurs rangs par les balles des Espagnols étaient aussitôt remplis. Le général, jugeant avec raison qu'il perdait beaucoup plus par la mort d'un seul soldat, qu'il ne gagnait en tuant 100 Péruviens, et voulant, en conséquence, abrégier le combat, se fit jour jusqu'à la litière où se trouvait Atahualpa. Écartant à coups d'épée les serviteurs qui, s'empressant autour de leur maître, voulaient lui faire un bouclier de leur corps, il s'élança sur l'Inca, le saisit par ses longs cheveux, et le tira si violemment, qu'il le fit tomber à terre. En même temps, les soldats espagnols qui avaient suivi les pas de leur chef, frappaient à coups redoublés sur la litière impériale, si bien que Pizarre reçut une blessure à la main. Les Indiens, furieux de l'outrage que vient de subir leur souverain, cherchent à le dégager et à punir l'audacieux agresseur. Leur courage, s'exaltant par la colère, leur fait oublier le danger, et accomplir des actes d'héroïque intrépidité; mais c'est en vain: la supériorité de la discipline et des armes à feu l'emporte sur la valeur désordonnée et sur les moyens de défense des Péruviens. Pizarre, qui est parvenu à terrasser le malheureux Atahualpa, s'empare de sa personne et l'emmène. A cette vue, les Indiens consternés songent à leur propre salut. Attaqués sur plusieurs points par la cavalerie, qui leur inspire une terreur insurmontable, ils prennent la fuite dans toutes les directions. Les Espagnols, excités par l'infâme Valverde, qui, mêlé aux combattants, désigne les infidèles au glaive de ses compatriotes, égorgent tout ce qui s'offre à leurs coups, et poursuivent les fuyards dans leur retraite précipitée. La confusion devient telle, que les Indiens, arrivés à un angle du champ clos où se livre la ba-

taille, se heurtent pêle-mêle contre le mur d'enceinte, et l'abattent par la violence du choc (\*). La nuit seule empêche la cavalerie de s'attacher aux pas des vaincus, répandus au loin dans la campagne. Ruminagui, général d'Atahualpa, s'apercevant, dans le poste isolé où on l'avait placé avant le combat, que les étrangers sont victorieux, s'enfuit à son tour, et gagne sans s'arrêter la ville de Quito, située à plus de 200 lieues. En un mot, rien ne résiste plus aux Espagnols, et l'Inca reste captif entre les mains de Pizarre.

Telle fut cette bataille, cette lutte unique, qui donna d'un seul coup l'empire péruvien à l'Espagne. Pizarre avait mis toute sa fortune sur une seule carte; la chance le favorisa, et il gagna la partie.

Le résultat de cette journée était immense. Des deux princes qui auraient pu défendre le Pérou, l'un se trouvait prisonnier des Espagnols, l'autre était poursuivi par un des généraux d'Atahualpa. Pizarre était en présence de deux éventualités, toutes deux à peu près également favorables : en effet, si Huascar était vaincu, l'expédition n'aurait plus d'ennemi sérieux à redouter; si, au contraire, il l'emportait sur le chef ennemi, Pizarre se trouverait être tout naturellement son allié, car il l'avait débarrassé de son frère. Cette alliance, le général espagnol saurait l'exploiter à son profit; il se ferait payer cher le service rendu à l'Inca de Cuzco, et saisirait sans scrupule l'occasion de se défaire sans péril de ce dernier obstacle. La position des Espagnols était donc aussi bonne que possible, et ils durent s'étonner eux-mêmes d'avoir fait en si peu de temps un chemin si rapide vers le but qu'ils recherchaient.

Le prince vaincu et prisonnier s'aperçut, dès les premiers moments de sa captivité, que la passion des richesses était le principal mobile de ses nouveaux ennemis. A l'ardeur avec laquelle il avait vu chefs et soldats se précipiter sur les tentes de son armée, piller les

(\*) Aug. de Zarate.

objets précieux qu'elles contenaient, et enlever sa magnifique vaisselle d'or, il avait deviné que le seul moyen de trouver grâce auprès de ses vainqueurs, c'était de flatter leur avarice, et de leur promettre, en retour de leur clémence, des trésors incalculables. Amené en présence de François Pizarre, il demanda à être traité généreusement, et avec les égards dus à son rang. « Pour prix de votre bienveillance, lui dit-il, je vous donnerai plus d'or et d'argent que vous ne pourrez en emporter dans votre pays. Regardez cette chambre, je la remplirai de vases et d'ustensiles précieux jusqu'à la hauteur où ma main peut atteindre, et tout cela vous appartient. Je ferai plus encore, et vous pouvez vous fier à moi du soin de vous enrichir, vous et les vôtres, au delà de vos plus brillantes espérances. » De telles promesses étaient de nature à arracher au gouverneur toutes les concessions possibles. Il s'engagea à traiter son prisonnier avec douceur et déférence; mais le malheureux Atahualpa n'avait pas compris qu'en faisant briller tant d'or et d'argent aux yeux du chef ennemi, il exciterait outre mesure sa cupidité; qu'en se disant maître de trésors inépuisables, il s'exposait à des exigences toujours croissantes, et impossibles à satisfaire. Désormais les desirs des conquérants seraient sans bornes, et leur première pensée devait être de se débarrasser de l'Inca, pour le remplacer dans la possession d'un pays aussi opulent.

Rassuré sur l'avenir, Atahualpa envoya des messagers par tout le pays, afin de réunir la quantité d'argent et d'or stipulée pour sa rançon. Chaque jour arrivaient des masses de métaux précieux; mais les Espagnols trouvaient que c'était peu, que la chambre ne s'emplit pas assez vite, enfin, que le prince ne paraissait pas assez empressé de tenir son engagement. Pizarre lui fit même savoir que ces retards l'exposaient à de fâcheux soupçons; qu'on pouvait croire, par exemple, qu'il voulait se donner le temps d'assembler des troupes pour attaquer les Espagnols à l'improviste et les ex-

terminer. Atahualpa se justifia facilement: il fit observer que la plus grande partie des trésors qui devaient payer sa liberté était à Cuzco, éloignée de près de 200 lieues; que ces richesses ne pouvaient être transportées qu'à dos d'homme, par des chemins fort difficiles; il ajouta qu'on pouvait aisément s'assurer de la possibilité où il était de remplir sa promesse, et qu'une fois cette certitude acquise, un retard de quelques jours et même d'un mois devait être compté pour peu; enfin, il proposa d'envoyer deux Espagnols à Cuzco, afin qu'ils pussent voir de leurs propres yeux les objets promis, et en donner à Pizarre des nouvelles positives. Tout cela était sans réplique, et la proposition du prince très-raisonnable; mais les officiers déclarèrent qu'ils ne se fiaient pas assez à la bonne foi des Indiens pour entreprendre le voyage de Cuzco. Cette nouvelle difficulté fut aussitôt levée par Atahualpa: il s'engagea à donner aux deux voyageurs un sauf-conduit qui les mettrait à l'abri de tout événement fâcheux. « Au surplus, dit-il, qu'avez-vous à craindre? n'êtes-vous pas maîtres de ma liberté, de mon trône et de mon existence? Ma femme, mes enfants et mes frères ne sont-ils pas en votre pouvoir? Ne vous suffit-il pas de ces otages, et vous faut-il des garanties plus rassurantes? »

La proposition fut enfin acceptée; le capitaine Fernand de Soto et Pierre de Barco s'offrirent pour faire le voyage. Suivant les instructions d'Atahualpa, ils se placèrent chacun dans une de ces litières que deux Indiens portaient au pas de course. Ainsi les sujets de l'Inca, les enfants et les protégés du soleil, prêtaient déjà leurs épaules aux aventuriers qui venaient voler leurs trésors et confisquer leur liberté!

A quelques journées de marche de Caxamarca, les deux lieutenants de Pizarre rencontrèrent sur la route de Cuzco une troupe nombreuse accompagnant une litière richement ornée. C'était Huascar, l'héritier légitime du trône des Incas, qui, vaincu et fait prisonnier par un des capitaines de

son frère, était conduit vers son rival, captif lui-même à Caxamarca. Le prince ayant appris d'où venaient les deux étrangers et qui ils étaient, sollicita et obtint la faveur de leur parler. Il leur raconta l'origine et les détails de sa lutte avec son frère; il les conjura de retourner vers Pizarre, pour l'instruire du véritable état des choses, ajoutant que s'il consentait à embrasser sa cause, et à le replacer sur le trône de ses pères, il comblerait d'or et d'argent jusqu'au faite la chambre qu'Atahualpa ne devait remplir qu'au tiers. « Informez-vous, dit-il, si je ne suis pas à même de payer le service que je sollicite de votre chef. Pour vous donner tout ce qu'il vous a promis, mon frère sera obligé de dépouiller le temple du soleil; moi qui possède toutes les pierreries et les immenses trésors de mon glorieux père, je puis aisément, et avec mes seules ressources, faire beaucoup plus que mon ennemi. Je suis le plus riche, protégez-moi. » L'argument était, en effet, irrésistible; mais Atahualpa ne permit pas à Huascar de s'apercevoir de la magique toute-puissance de ses promesses.

Les deux voyageurs, après avoir fait à l'Inca une réponse évasive, continuèrent leur route vers Cuzco.

Instruit par ses agents de l'entretien qui avait eu lieu entre son frère et les envoyés de Pizarre, Atahualpa comprit le nouveau danger qui le menaçait. Devinant que l'appui de Pizarre serait accordé au plus offrant, et que les brillantes promesses de Huascar feraient pencher la balance du côté de son rival, il s'arrêta à une résolution barbare, mais que sa position lui faisait croire nécessaire. Il ordonna que le prisonnier fût mis à mort; et cet ordre ne fut que trop promptement exécuté. Pizarre se trouva ainsi débarrassé d'un ennemi dont il pouvait craindre, pour l'avenir, l'influence et le pouvoir. Tout lui réussissait à souhait; jamais conquérant n'avait été ainsi porté sur les ailes de la fortune.

Pendant que ces événements se passaient dans l'intérieur du pays, Diégo

d'Almagro avait quitté Panama avec un détachement de troupes et avait fait voile pour le Pérou. A peine débarqué, il se rendit, à la tête de ses soldats, auprès de François Pizarre. L'arrivée de ce compétiteur était un grave embarras pour le gouverneur. Almagro allait exiger sa part, non-seulement des richesses conquises, mais encore de l'autorité et du commandement. Dès ce moment allait commencer entre ces deux hommes une lutte qui, d'abord sourde et timide, devint énergique et opiniâtre.

Le moment était précisément venu de faire le partage des monceaux d'or et d'argent recueillis pour la rançon d'Atahualpa. Bien que le prisonnier n'eût pu remplir qu'en partie ses promesses, les objets précieux qui lui avaient été envoyés de tous les coins de l'empire n'en formaient pas moins un amas énorme de richesses métalliques. L'impatience des vainqueurs ne voulut pas attendre le complément de la rançon. On fit fondre tous les vases et ustensiles, à l'exception de quelques pièces d'un travail curieux, réservées pour le roi d'Espagne. Le quint dû à la couronne fut aussi prélevé, et produisit, pour l'argent, 30,000 marcs; pour l'or, 120 millions de maravédis ou 900,000 livres de notre ancienne monnaie. 100,000 pesos furent distribués aux soldats d'Almagro. Il restait 1,528,500 pesos pour Pizarre et ses compagnons. Le jour de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme. Une messe fut célébrée, et les spoliateurs d'Atahualpa invoquèrent solennellement les lumières du ciel pour les éclairer dans le partage des fruits de leurs rapines. C'est ainsi que, dans ce siècle, on pillait et on égorgait son prochain au nom d'un Dieu clément et miséricordieux. On procéda ensuite à la distribution; chaque cavalier eut 12,000 pesos en or, que Zarate évalue à plus de 80,000 francs; chaque fantassin reçut 9,000 pesos; tout le reste fut attribué à Pizarre et à ses lieutenants. Fernand Pizarre fut chargé de porter

au roi sa part du butin; il s'embarqua peu de temps après pour l'Espagne.

Pour tous les soldats de Pizarre, gens grossiers et jusque-là indigents, ce fut une fortune aussi brillante que rapidement acquise. Quelques-uns, satisfaits de ce résultat inespéré, et préférant aux dangers de la guerre une vie tranquille dans leur patrie, sollicitèrent la permission de retourner en Espagne. Présument qu'il n'avait plus rien à attendre de ces hommes, et que, d'ailleurs, le spectacle des richesses qu'ils emporteraient au loin, ferait naître parmi leurs amis et leurs parents le désir de grossir les rangs de sa petite armée, Pizarre permit aux plus importuns de partir sur le vaisseau qui devait porter son frère en Europe.

Tandis que les conquérants se partageaient les dépouilles opimes de son empire, Atahualpa rêvait la liberté et son prochain retour dans sa capitale. Le malheureux ne se doutait pas que sa mort était depuis longtemps résolue. « Pizarre, en imitant la conduite que Cortès avait tenue envers le souverain du Mexique, manquait des talents nécessaires pour bien suivre ce plan. Comme il n'avait ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avait pas su mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne et de son pouvoir. Il est vrai qu'Atahualpa montrait plus de discernement que Montézuma, et qu'il paraissait avoir mieux deviné le caractère et les vues des Espagnols. Les soupçons et la défiance s'établirent bientôt entre les vainqueurs et le captif. Le soin avec lequel il fallait garder un prisonnier de cette importance augmentait beaucoup les embarras du service militaire, tandis que le profit qu'on retirait de cette captivité était devenu insignifiant. Pizarre ne considéra plus l'Inca que comme un fardeau dont il désirait vivement se délivrer. D'un autre côté, Almagro et ses compagnons, bien qu'ils eussent eu, sans la mériter, une part raisonnable dans la

somme distribuée, étaient tous mécontents. Ils craignaient que, tant que l'Inca serait prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourrait amasser par la suite comme le supplément de ce qui manquait à la rançon du prince, et que, sous ce prétexte, ils ne voulussent se les approprier en totalité. Ils demandaient donc la mort d'Atahualpa, afin que tous ils fussent désormais sur le même pied, et eussent les mêmes droits (\*).

La cupidité, et ce que les hommes politiques appellent la raison d'État, tels furent les principaux, et probablement les uniques motifs de la résolution de Pizarre. Quant aux prétendues appréhensions que lui inspiraient, suivant certains historiens, les rassemblements de troupes indigènes secrètement ordonnés par l'Inca, il ne nous paraît pas possible d'y croire sérieusement. Ce n'était évidemment qu'un prétexte, et malheureusement la fourberie du gouverneur trouvait dans un des gardiens d'Atahualpa un auxiliaire aussi habile qu'empressé. Cet homme était un Indien engagé comme interprète au service de Pizarre, et que les Espagnols appelaient Philippillo. Chargé de la surveillance spéciale de l'Inca, et, par cela même, autorisé à pénétrer à tout instant dans l'appartement qui lui servait de prison, il s'était épris d'une des femmes du prince, et avait résolu, pour la posséder, de perdre son royal époux. Ainsi tout conspirait contre l'infortuné captif. L'infâme Philippillo affirmait que l'Inca méditait l'extermination des Espagnols, et organisait contre eux un vaste plan d'attaque. Ces prétendues révélations venaient merveilleusement à l'appui des intentions de Pizarre, et donnaient aux soupçons qu'il prétendait avoir conçus, une apparence de fondement. Aussi le gouverneur s'affermist-il de plus en plus dans son sinistre dessein. Quelques circonstances, qu'on pourrait croire insignifiantes, mais qui, suivant toutes

probabilités, furent décisives, achevèrent de faire pencher la balance. Charmé des égards que lui témoignaient Fernand Pizarre et Fernand de Soto, officiers distingués, et supérieurs à leur chef par l'éducation, Atahualpa avait une prédilection marquée pour ces deux lieutenants du gouverneur; autant il était timide et réservé en présence de François Pizarre, autant il se montrait expansif et confiant envers son frère. Le général n'avait pas tardé à s'apercevoir de cette préférence, et il en avait conçu quelque dépit. Bientôt le prisonnier, qui déjà détestait Pizarre, en vint à le mépriser. Parmi les connaissances des Européens, l'art de lire et d'écrire excitait surtout l'admiration du prince américain. Était-ce chez les étrangers un don spécial de la nature ou un talent acquis? Cette question préoccupait Atahualpa, et pour éclaircir ses doutes, il pria un des soldats qui le gardaient de tracer sur l'ongle de son pouce le mot *Dieu*. Tous les officiers à qui il montra le mot écrit, le lurent sans hésiter. Un seul fut forcé de confesser son ignorance: c'était François Pizarre. L'impression que cet aveu fit sur l'Inca n'échappa point au général; du reste, le captif ne prit pas la peine de déguiser le peu de cas qu'il faisait d'un chef moins instruit que ses subordonnés. Pizarre fut vivement blessé des mépris de son prisonnier; un ressentiment véritable s'ajouta dans son cœur aux pensées homicides qu'il y cachait depuis le jour de sa victoire. Dès ce moment, il mit de côté tout scrupule et tout respect humain; Atahualpa ne fut plus pour lui qu'un condamné qui attendait le supplice (\*).

Toutefois, pour ne pas assumer sur lui seul la responsabilité d'un acte aussi criminel, Pizarre voulut faire juger le prisonnier suivant les formes usitées en Espagne. Lui-même et Almagro, avec deux conseillers, constituèrent le tribunal qui devait prononcer sur le sort de l'Inca. Tout se passa suivant les règles et les usages judiciaires,

(\* Robertson, d'après Herrera, Zarate et Garcilasso de la Véga.

(\* Herrera, *Decad.* Garcilasso de la Véga.